

Le nom secret

Qui est Rome, comment elle s'appelle, nous ne le savons pas et ne le saurons jamais, de la même façon qu'on ignorerait qui est la personne qui s'obstine à porter un masque sur son visage.

« Rome » est un nom-masque, superposé au véritable, porté pour être vu, pour être dit et surtout pour occulter l'autre.

Qui évoquerait Rome laisserait en paix l'âme de la ville parce que ce n'est pas là son nom.

Le nom, qui ne conserve pour nous qu'une valeur juridique et administrative, avait une importance essentielle à l'époque où naquit et s'épanouit notre ville. Il la garde encore en certains lieux de la très ancienne civilisation orientale, et elle est toujours vivante dans certaines parties de l'humanité à la civilisation encore primitive et naturelle. Pour nous, le nom était alors, et pour eux aujourd'hui il est, quelque chose de tellement lié à l'individu qu'il en devenait une partie intégrante, une sorte d'autre lui-même, voire son âme. C'est pourquoi, en Orient comme en Amérique, chez certains peuples on donne deux noms, l'un secret, l'autre manifeste, et les époux, s'ils le souhaitent, se révèlent l'un à l'autre leur vrai nom après les noces.

L'imposition du nom était l'une des cérémonies sacrées les plus solennelles ; le baptême, combinant l'imposition du nom à la rédemption de l'âme, perpétue quelque chose de cette cérémonie.

Le nom est aussi important que la vie, et si la vie change, souvent le nom change. Ainsi Saül devint Paul, ainsi qui entre en religion abandonne son vieux nom et en accepte un nouveau; ainsi l'individu entrait en quelque antique sacerdoce en noyant son propre nom dans la mer.

La puissance du Verbe, donc du nom, est au début de toutes les choses divines et humaines. « Ma parole sortie de ma bouche ne reviendra pas à moi sans effet », dit le Seigneur dont le Verbe a une puissance irrépessible. Et l'homme, sa bien pâle image, lorsqu'il était, ou qu'il se maintient, au plus près des origines, ressentait, ou ressent, la puissance de son Verbe. Une puissance réduite, limitée, nécessitant rites et formules pour s'étayer et se défendre; pour lui, le nom a non seulement une valeur sacrée, mais il est l'âme des choses, des villes, des personnes. Connaître le nom de cette partie vitale, étant donné la puissance du Verbe, c'est pouvoir la dominer. Puissant est le Verbe, puissante est la voix; le Verbe acquiert sa puissance d'être convenablement chanté.

Celui qui connaît le nom secret d'un dieu, d'une ville, d'une personne et sait le déclamer, s'il évoque l'esprit correspondant, en est quasi le maître. D'où la nécessité de garder caché le vrai nom afin que les hommes ou les esprits malveillants n'en profitent pas; d'où la nécessité d'un faux nom qui serve à la désignation commune.

De même qu'aujourd'hui imposer le nom d'un saint à un enfant, c'est le placer sous sa protection, de même alors porter le nom d'une divinité, c'était se trouver sous sa tutelle; aussi le nom d'un dieu ou d'une déesse était-il fréquent, surtout pour les villes.

Le nom d'une divinité participe lui aussi de l'être même de Dieu, si bien qu'on l'invoque et qu'on le porte écrit sur soi pour se protéger des ennemis et du malheur.

Pour Rome aussi il fut donc nécessaire de garder son nom secret car si les ennemis étaient parvenus à le connaître, ils

en auraient évoqué la divinité protectrice, l'amenant en un autre lieu ; privée de cette protection, la ville serait tombée sous le joug de l'ennemi. Les dieux n'étaient ni fidèles, ni très puissants ; ils se laissaient enjôler et ne pouvaient résister aux évocations parfaites dans la forme et le cérémonial. Camille vainquit Véies parce qu'il vint à connaître le nom secret de sa divinité tutélaire, lui promit un temple plus grand que celui que Véies lui avait consacré et la supplia de le suivre à Rome. Outre l'effet de l'invocation, rendu perceptible par l'affaiblissement de la résistance et la chute de la ville, il y eut aussi en ce cas la réponse explicite de la déesse qui déclara vouloir émigrer à Rome. Privée de son âme, Véies s'affaissa tel un corps mort.

Le problème naissait quand, dans l'ignorance du nom, il n'en fallait pas moins, pour des raisons militaires ou politiques, s'emparer d'une ville en évoquant sa divinité dont on ignorait jusqu'au sexe.

Les pontifes détenaient les lois qui établissaient le rite par lequel ils évoquaient la divinité du lieu à conquérir et le secret du nom de Rome pour qu'aucun ennemi ne pût lui faire ce qu'elle faisait aux autres. Eux seuls et les chefs de l'État connaissaient le nom de Rome que jamais le peuple n'a connu. En se transmettant le pouvoir, les chefs de l'État s'en transmettaient le secret. Seul le pontife en prononçait le nom à voix basse devant l'autel du sacrifice au cours d'une cérémonie mystérieuse à laquelle personne ne pouvait assister.

Dans toute l'histoire romaine, il n'y a qu'un seul cas de violation du secret et on ne sait d'ailleurs pas s'il fut tenté ou réalisé : un tribun de la plèbe, Quintus Valerius Soranus, l'aurait révélé, mais il l'expia durement et il est certain que si violation il y eut, elle resta circonscrite, ne dépassant pas les limites de l'espace et du temps. Naturellement, les conjectures et les opinions fleurirent autour du mystère, leur variété contribuant à rendre le secret plus impénétrable. En vain

l'« ara palatina » (l'autel palatin) du génie tutélaire de Rome seul au milieu des ruines et des arbres, porte encore gravée son invocation « Sois-tu dieu ou déesse » ; et sur le bouclier sacré aussi il était écrit « au génie de la ville de Rome qu'il soit mâle ou femelle » : le peuple devait ignorer même le sexe du nom. De fait certains optèrent pour Jupiter, d'autres pour la Lune ; et d'autres encore pour Saturne ou pour Palès. D'aucuns crurent que notre nom occulte était Bona en raison du mystère qui enveloppait le déroulement du sacrifice à cette divinité dont le cérémonial compliqué se déroulait sous la direction de la grande vestale qui y procédait entourée de femmes exemptes de contacts récents, apportant en offrande fleurs, prémices, plantes et semences. Ce nom secret pouvait également être celui d'Ops Consiva, un autre nom de Rome, à laquelle sacrifiait le grand pontife, et que l'on invoquait non pas debout mais courbé jusqu'à toucher le sol de Rome.

Certains crurent qu'Angerona, déesse du silence dont les simulacres avaient le doigt posé sur la bouche ou un bandeau sur les lèvres, était la divinité tutélaire cachée ; pour d'autres, il s'agissait là d'un culte expiatoire après la faute de Valerius Soranus et d'une volonté réaffirmée de secret.

Le symbole de l'éveil du printemps¹, de la floraison féconde, fit croire que Flora était le nom sacré de Rome. Le même symbole de la vertu créatrice, laissa supposer également que Vénus était le nom et la divinité de Rome. Dans l'étrange temple double qu'Hadrien fit élever à Vénus à Rome, deux temples dont les absides opposées sont accolées dos à dos comme deux frères siamois, mais entourés par une colonnade qui en faisait un tout et où l'on brûlait l'encens en même temps sur les deux autels, on pourrait voir une manifestation architecturale du nom secret de Rome. Vénus, d'ailleurs, avant d'avoir ce nom, était invoquée sous celui

1. Rome a été officiellement fondée un 21 avril. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

d'Angerona, d'Ops et, dans le culte secret, sous celui d'Amor. Et Amor pourrait être ce nom sacré et secret. Puisque les préromains lisaient de droite à gauche, le nom vulgaire pourrait dériver du même mot : Amor lu à l'envers donne Roma. C'est à Pompéi que l'on retrouva ce graffiti.

Tout comme le tombeau de Romulus était caché et impénétrable pour mieux préserver son caractère sacré, c'est de même dans l'ombre de rites mystérieux qu'était prononcé le véritable nom de Rome, que nous ne connaissons jamais et qui restera pour toujours un mystère insoluble tout autant que celui de la fascination que cette ville exerce.